

## Québec français



## Vue du Québec

André Gaulin

Number 67, October 1987

Francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45309ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Gaulin, A. (1987). Vue du Québec. *Québec français*, (67), 68–69.

la langue qui leur paraîtrait la plus utilisée sur le plan mondial. Une telle éventualité risquerait de sonner le glas de la langue française, de modifier aussi l'équilibre géo-politique méditerranéen et de changer profondément les rapports de forces internationales. » On voit par là que l'avenir du français reste partiellement lié non seulement au pays où il est langue maternelle mais aux politiques linguistiques maghrébines et africaines dont la population accroitra considérablement dans les années à venir. Et une deuxième réflexion : il ne serait pas sans conséquence pour la francophonie en général, si le français, au Québec, perdait du terrain par la réduction de ses instruments de politique linguistique ou si, en Europe, on n'enseignait que l'anglais comme seule langue étrangère dans les différents systèmes scolaires, au détriment des autres langues d'Europe.

La francophonie, pour être pleinement acceptée et acceptée par les pays dits francophones, doit enfin devenir un espace de solidarité réciproque, car sans échanges et sans la volonté de vouloir apprendre les langues des partenaires, on risque de verser dans l'ethnocentrisme qui fait qu'on ne comprend plus l'autre qu'à travers son propre système de connotations et d'interprétation linguistiques qui filtre exactement l'inconnu et rend sourd à ce qui n'est pas familier.

Malgré toutes les ambiguïtés du terme de la francophonie, le français, dans le contexte politique et linguistique actuel, a la chance d'empêcher la désagrégation des cultures et des techniques en une technologie abusivement totalitaire au nom d'idéologies et par la force d'impérialismes d'ordre culturel, économique et politique. Dans un contexte de respect et de défense des capacités originelles des civilisations, des noyaux créateurs à partir desquels ils interprètent la vie, donc comme un espace de liberté et de dialogue des cultures, la francophonie pourrait gagner la sympathie des professeurs de français des espaces non francophones, d'autant plus quand il est enseigné démocratiquement et non seulement à des élites qui s'en servent comme instrument de maintien ou de promotion d'un statut privilégié. En France, l'enseignement de langues étrangères devrait s'intensifier à une échelle bien plus considérable que celle d'aujourd'hui. Ceci vaut pour tous les pays dont la langue est une « grande » langue de communication internationale, pour éviter qu'ils baignent dans l'ethnocentrisme, sans réellement comprendre les autres.


1. Voir les Actes du Congrès de Bayreuth, dans *Französisch heute*, n° 4 (1985), et nos 1-2 (1986), Diesterweg, Frankfurt/Main.
2. Voir *Französisch heute*, n° 2 (1984).



En fait, le Québécois moyen n'a pas une idée très précise de la francophonie. C'est vaguement un immense pan d'humanité, souvent surévalué, parlant le français, locuteurs et locutrices aux visages abstraits. La preuve en est que beaucoup de Québécois furent surpris lors de la Superfrancofête (1974) de voir des Noirs qui ne parlaient pas l'anglais! Vue d'ici, la francophonie est puissante, versant d'une planète où le français n'est pas humilié comme en Amérique (du Nord, bien sûr) ; elle est surtout innocente, elle a les mains blanches même en Afrique

noire où la France (avec l'Église, une et romaine!) a déversé ses bienfaits civilisateurs et dépossédé les langues vernaculaires. Pour le Québécois cultivé lui-même, qui a lu Memmi, Césaire ou Fanon, la francophonie a aussi patte blanche. Du moins le colonialisme lui apparaît-il comme une notion théorique et surtout dépassée. Sur une tribune, l'intellectuel québécois ou l'écrivain d'ici sera toujours surpris de la profondeur vivace d'une certaine rancœur à l'endroit de la France ou de la langue française. Il ne lui est pas évident que le colonialisme français a





été cruel, comme en Algérie, arrogant, comme en Afrique équatoriale ou en Afrique occidentale, suffisant et snob comme en Amérique latine. De même le colonisé africain de « protectorat » français imagine-t-il difficilement que le français puisse être une langue malfamée en Amérique anglo-saxonne. Il s'étonne de l'anglophobie de certains militants québécois. Davantage, il confond l'éloge par ceux-ci, du français, la défense du code qui l'a soumis, lui, avec l'éloge et la défense de la France elle-même. Certains voient même un alignement du discours québécois sur le discours français. Comme disait l'un d'entre eux : « Vous rendez-vous compte que vous refaites une virginité à Paris ? » Il n'est pas sûr pourtant que la solidarité dont parle le Québécois, solidarité faite de luttes pour l'identité, de souffrances, d'humiliations, soit celle de la France officielle où ne sont surtout pas oubliés les intérêts économiques.

En un sens, le Québécois comprend mieux le point de vue du Maghreb s'il se rend à Alger, celui de l'Afrique noire, s'il visite Libreville, Dakar, Abidjan, et l'Africain de la Méditerranée ou de l'Afrique noire peut saisir l'approche québécoise à Montréal, ou acadienne à Moncton, ou canadienne-française à Winnipeg. Après tout, l'idée de francophonie n'est pas si limpide. Plus que le Commonwealth, elle apparaît comme une sorte d'avatar de l'ancien colonialisme. Si la francophonie suppose fraternité, liberté et égalité, elle se résume souvent à une notion vague de la fraternité, relative de la liberté. Quant à l'égalité, on est égal moyennant une monnaie d'échange !

Vue du Canada, ce dit pays dont huit capitales sont unilingues anglaises, par exemple Toronto, deux capitales en principe bilingues, dont Ottawa, et une française, Québec, décriée souvent avec sa méchante et mesquine loi 101, la francophonie devient loufoque. Le pays anglais assimilateur s'affirme soudain le répondant intéressé de ses minorités francophones grassement assimilées par ses soins incessants. Par exemple, la Cour Suprême du Canada en 1979 dénoncera bien la loi de 1890 abolissant le français au Manitoba, mais ce sera pour mieux

matraquer la loi 101. Deux poids, et la démesure ! Tel premier ministre unilingue anglais représentera sa province officiellement bilingue. Soudain, après une persécution bi-séculaire du français, le Dominion of Canada, hypocrite et assassin, se fera la belle jambe : il dansera avec le Québec « qui retrousse son jupon ».

Peu de gens du monde politique d'Ottawa et du Canada anglais sont prêts à accepter que le Québec forme plus qu'une société distincte à la manière du « Meech Lake Accord » : à savoir un peuple fondateur du territoire qui possède par sa vie quatre fois séculaire, par sa langue française et sa culture québécoise le droit de s'autodéterminer. Les plus sophistiqués vous rappelleront avec plaisir que le Québec, masochiste — répondant du Canada sadique : le « Vous allez vous faire faire mal » de Pierre Elliott Trudeau —, a refusé son émancipation le 20 mai 1980. Ils omettront des petits détails : les Québécois choisissaient entre le fleurdelisé, leur drapeau, et l'unifolié, leur drapeau également donné à des gens qui lui préféraient l'Union Jack ; ils choisissaient entre le « Ô Canada », leur hymne pompier du XIX<sup>e</sup> siècle, et « Gens du pays » de Vigneault, une chanson fraternelle et de mémoire ; ils choisissaient encore entre deux des leurs, un René Lévesque fougueux et trop prudent, un Trudeau arrogant qui brisait mensongèrement le code linguistique en disant qu'un « non » voudrait dire un « oui » au changement, promesse reniée à la barbe même de ses naïfs supporteurs. Ancienne histoire à poursuivre, aujourd'hui véritable histoire à suivre.

Ainsi le Canada est le plus beau pays mensonger officiel qui soit ; pays mensonger, pays historiquement assassin du droit français, de son expression, de sa promotion. Ce pays hôte de la francophonie au 2<sup>e</sup> Sommet adopte quotidiennement le code linguistique anglais. Pays bilingue de traduction simultanée ! Pays où le français n'est jamais officiel, toujours traduit et trahi. Pays qui n'a d'attention que pour les décorations anglaises et qui a placé en queue de liste les décorations de la France : les Palmes académiques ou la Croix d'honneur, à recevoir

avec permission de l'Autre, codé en anglais à Ottawa, ne valent pas, loin de là, l'Ordre du Canada, l'Ordre de la Bravoure, l'Ordre du mérite militaire, l'Ordre de la Police ou celui de la « Jarretière de la Reine Victoria » ! Et God Shave our Queen, elle a trop de barbe.

Alors quel jeu la France d'aujourd'hui, souvent anglophile, joue-t-elle ? La France officielle sait-elle que l'indépendance du Québec est un *sine qua non* de son pouvoir québécois et du mordant français dans la francophonie ? Que la francophonie a besoin de quelques autres pays souverains de langue française comme le Québec ? Certes, la France souveraine n'a pas nécessairement à manifester le courage d'un de Gaulle, elle peut, si elle le veut, parler de non-ingérence et de non-indifférence comme hier, sans devoir pourtant se prêter aux récentes entourloupettes de Mitterrand qui a évoqué « l'âme du peuple canadien » (laquelle et lequel) et fait l'éloge du bilinguisme et du biculturalisme. Mon Dieu, que la France a donc besoin de morues à Saint-Pierre et Miquelon, dira-t-on !

On aura sans doute compris que le Québec ne défend pas la France mais le français, ce qui ne l'empêche d'avoir beaucoup d'amitié pour un peuple cultivé — par sa table et par ses arts —, autosuffisant, bon enfant, aimant la vie et le loisir, ouvert au monde mais aussi volontiers fermé sur lui, révolutionnaire en même temps que conservateur. Dans cette francophonie, la langue française, le plaisir des mots, le goût du plaisir, l'amour de chanter nous introduisent mutuellement dans un lien d'amitié qui puise aux mêmes racines matricielles.

C'est cette francophonie-là sans doute, à laquelle le Québec exilé et rêveur aspire : celle de l'acceptation inconditionnelle des autres, celle du dialogue, celle du partage, celle de la conscience égalitaire, celle de l'amour de la liberté, celle du respect des langues maternelles, tout cela qui pourrait faire de la francophonie autre chose qu'une auberge espagnole ! À vouloir faire du Canada un pays anglo-saxon notoire qui a toujours fait échec à un Canada français d'un océan à l'autre, un partenaire de la francophonie, on risque de laisser dépasser son jupon !